II

DES MAÎTRES ET DES MÈTRES : À PROPOS DE DEUX ÉDITIONS RÉCENTES DE MÉTRIQUE LATINE

par Guillaume Bonnet

Professeur à l'université de Bourgogne

L'excellente *Collectanea grammatica Latina* de Weidmann a livré au public, ces dernières années, deux ouvrages aussi importants que volumineux :

- Caesii Bassi *De Metris*, Atilii Fortunatiani *De Metris Horatianis*, a cura di Giuseppe Morelli, *Collectanea grammatica Latina* 11, I Introduzione, testo critico e appendice ; II Note, Hildesheim, 2011, ccxli-176 p. et 379 p.

- Marii Servii Honorati *Centimeter*. Introduzione, testo critico e note a cura di Martina Elice, *Collectanea grammatica Latina*, 9, Hildesheim, 2013, cclxxv-175 p.

Avec la parution, toujours en 2011 chez Weidmann, du *Commentarium de ratione metrorum* attribué par les manuscrits à un supposé Maximus Victorinus (cxliii-247, Doriana Corazza ed.), et telles autres antérieures, nous disposons maintenant d'une section non négligeable du volume VI des *Grammatici Latini* de Keil (pour les textes cités ici, respectivement 216-240, 255-312, et 456-467) sous une forme rénovée, considérablement enrichie tant en ce qui concerne le texte que son établissement. Depuis Keil, en effet, de nouveaux témoins ont été découverts, et les choix éditoriaux ont été, d'une manière générale, assis sur une sélection plus large et souvent plus sûre de manuscrits – c'est d'ailleurs une caractéristique de la *Collectanea* que de consacrer une partie importante de l'introduction aux questions d'établissement du texte.

Détaillons donc les deux nouvelles éditions.

Giuseppe Morelli a placé la sienne sous un angle très « néo-latin », puisqu'il se propose d'éditer un lot de textes que rassemble leur commune provenance de Bobbio, où les y dénicha Giorgio Galbiate en 1493 [1]. Cela nous vaut, en guise d'introduction, deux remarquables mises au point sur ladite découverte (xcii-cxxxvi) et surtout sur les annotations de Merula, dont Galbiate était le secrétaire, aux *Miscellanées* d'Ange Politien (xlvii-xci). La présentation des textes est, du coup, un peu réduite et confiées aux notes abondantes formant le second volume (379 pages !). On trouve dans le premier volume

• le *De metris* de Caesius Bassus tel qu'on le lit chez Keil, mais très heureusement complété de fragments en amont de ce qui nous reste de ce manuel ;

1. À propos des mirifiques découvertes qu'on y fit, on pourra commodément lire l'article de Jean-Louis Charlet, « Histoire résumée du texte et des éditions de Rutilius Na(u)mati(an)us », dans *Vita Latina* 173, 2005, 57-65.

• une série de brefs textes *De Positura*, *De Chria*, *De Poemate*, *De Versu*, *De Accentibus* et le fragment d'une supposée *Ars grammatica* de Donatianus – les cinq premiers de ces textes ayant des échos dans le manuel grammatical si riche et étonnamment si peu étudié encore de Diomède ;
• le *De Metris Horatianis* d'Atilius Fortunatianus ;
• une dernière série de textes courts : une pseudo *Ars de metris* de Caesius Bassus, une *Breuiatio pedum* au titre peu explicite, un *De Compositionibus* très suggestif, et enfin deux phrases, qui ne sont pas sans évoquer encore Diomède, sur les *Genera uersuum* et les *Poeticae species Latinae*.

Notre collègue Morelli fournit de tous ces textes une première édition appuyée véritablement sur l'ensemble des témoins manuscrits et imprimés, leur commune particularité étant que l'édition princeps d'après le manuscrit de Bobbio depuis perdu est restée quasiment inexploitée tandis qu'une tradition manuscrite greffée sur ce seul témoin s'épanouit durant tout le XVI^e^ siècle, véhiculant un texte de plus en plus éloigné de celui de l'archétype.

Caesius Bassus est un poète lyrique et théoricien du premier siècle de notre ère ; du poète il nous reste de misérables bribes rassemblées dans l'édition Blänsdorf (FPLEL, 1995). Il fut aussi le premier à réfléchir sur la métrique d'Horace dont la richesse fournissait alors un corpus propre à présenter synthétiquement un pan entier du savoir littéraire. Quant à Fortunatianus, on n'en sait encore moins sur lui, si ce n'est qu'il faut sans doute le situer à la fin du IV^e^ siècle – cette période de recueil est commode pour les auteurs indatables ! Camillo (non Giuseppe) Morelli, dans un article de 1915, a suggéré d'une manière si convaincante qu'on n'a pas d'argument décisif à lui opposer que la préface du *De Metris Horatianis* d'Atilius Fortunatianus avait influencé celle qui ouvre l'ouvrage du jeune Servius, dont nous allons maintenant parler, ouvrage avec lequel il partage peut-être, mais la chose est peu sûre, le même dédicataire.

Le *Centimeter* (titre à préférer dorénavant au traditionel *De centum metris*) de Servius est, lui, datable des années 400. Pour la raison qu'on vient d'évoquer, il serait en tout cas postérieur au traité de Fortunatianus ; parce qu'il semble avoir exercé sur lui une influence directe, on doit également le situer avant l'*Institutio de metris* de Martianus Capella, identifiée par Mario De Nonno dans trois manuscrits dont le fameux Oxford Bodl. Add. C 144 (cf. *RFIC* 118, 1990, 129-144). Œuvre d'un jeune maître plus connu pour sa vulgarisation des principes grammaticaux de Donat et, surtout, pour son commentaire virgilien (dont les rapport avec celui qu'on prête à son maître Donat ne sont pas clarifiés), le traité est dédié (cf. p. LVI-LVIII) à Caecina Decius Aginatius Albinus, fils du *Praefectus Vrbi* de 402 mentionné par Macrobe, qui devait entrer dans l'adolescence à la fin de la première décennie du siècle et parvenir au poste de son père en 414. Nous voici décidément dans l'orbite de ces grandes familles romaines qui cultivaient une curiosité littéraire parfois parvenue jusqu'à nous : songeons aux Symmachi, bien entendu, mais aussi à Mallius Theodorus, le consul de 399, dont nous avons naguère recensé dans notre revue (*REL* 86, 2008, 308-310) la

publication d'un traité lui aussi *de metris*. Toute cette activité artigraphique montre décidément une Rome encore au centre du savoir, et véritable capitale intellectuelle, sinon désormais politique.

Nous avons dit ailleurs (*Paideia* 68, 2013, 715-722) l'importance qu'il y a pour les spécialistes modernes à disposer des fragments grammaticaux épars que nous ont laissés les *scriptoria* du haut moyen âge. À ce seul titre, d'abord, il conviendrait de saluer ces deux magnifiques éditions, comme d'ailleurs toutes les autres de cette collection qui trace un chemin décisif pour la connaissance de la littérature latine et, plus généralement, de la culture intellectuelle de l'Antiquité occidentale tardive. Traitant d'une même matière, ces textes techniques varient entre eux sur un mode bien différent des branches de la tradition d'un texte littéraire : remise en ordre, modification, reformulation sont les types d'action principaux de ces rédacteurs, anonymes (souvent) professeurs eux-mêmes héritant d'un savoir et le transmettant sans perdre de vue la coquetterie de laisser leur nom et leur manière. De ce point de vue, toutes les bribes parvenues jusqu'à nous, fussent-elles réduites à une phrase, comme dans les derniers textes publiés par Morelli, ont leur place dans ce puzzle à jamais partiel, toujours mouvant, où se déploie, selon des modalités certes particulières mais finalement reconnaissables, le même souci d'*imitatio* avec lequel les « littéraires » sont familiers.

Les historiens de la métrique trouveront un intérêt tout particulier à comparer des textes où se fait jour l'opposition entre les deux anciennes écoles de métrique dites des prototypistes et des dérivationnistes, opposition qu'on faisait remonter à la rivalité politique et culturelle entre Alexandrie et Pergame. Servius traite successivement des vers iambiques, trochaïques, dactyliques, anapestiques, choriambiques, antipastiques et ioniques – les prototypes – en allant à chaque fois des vers les plus brefs aux plus longs ; une dernière section est ensuite consacrée aux *dispersi*, et accueillent les autres types : falisques, phérécratiens, glyconiques, etc. Martina Elice souligne justement l'influence d'Héphestion sur Servius, particulièrement sensible dans la section sur les choriambiques (cf. xcvi et suiv.) mais pas seulement là, puisqu'on relève l'emploi, unique dans le corpus métrique latin, du terme *Timocreontius* pour qualifier le dimètre catalectique dans la section des ioniens *a minore*, détail qui achève de classer Servius parmi les prototypistes – comme du reste Sacerdos. On serait tenté d'imaginer alors un contact *direct* du grammarien latin avec l'œuvre du métricien grec, mais d'autres détails de nomenclature incitent à la prudence, quand on constate que le même Servius emploie (p. xcviii) les termes *bacchius* et *antibacchus* (= *palimbacchus*) à la manière des… dérivationnistes comme Caesius Bassus, justement (cf. p. 41, 4 Morelli), lesquels considèrent que la structure — est première, puisqu'ils nomment antibacchée celle où la syllabe brève vient avant les deux longues ! Ces contradictions méritent un examen qui embrasserait toute la tradition de l'époque pour faire le point sur la permanence ou l'effacement de deux approches théoriques qui pourraient bien ne

plus subsister véritablement que dans une pratique pédagogique (les six prototypes contre les douze mètres de base : à la différence des métriciens, les grammairiens, eux, n'ont une « stratégie » pédagogique, centrée sur les huit parties du discours !), voire dans l'usage d'une nomenclature – à l'exemple, encore, de ce qu'on peut observer chez les grammairiens.

Les évidentes continuités entre grammairiens et métriciens, qu'illustre la carrière de Servius, poussent également à nous interroger sur les exemples exploités aussi bien par Caesius Bassus que par Atilius Fortunatianus ou Servius. Evidemment, la volonté de commenter les odes et épodes d'Horace conduit à en retrouver massivement les vers dans le manuel, mais son « rival » en poésie Caesius Bassus en produit neuf de son cru, à côté de vers de Mécène ou de Laevius. Fortunatianus, lui, évitera de citer Bassus, mais utilise, avec circonspection, Lucilius et Ovide… Par contraste avec ses deux prédécesseurs, Servius fait preuve d'une grande originalité en recourant quasi exclusivement à des *exempla ficta* ; cependant, puisqu'il n'est pas poète, comme Caesius Bassus, on ne parlera donc pas ici d'auto-citations. La démarche est curieuse : le premier exemple est emprunté à l'œuvre de Juba, comme nous savons par Rufin (15, 15 d'Alessandro), puis Servius se lance et propose jusqu'à la fin exclusivement des vers de son fonds, qu'a fort bien étudiés M. Elice (introduction, § 25-27). Il convient à notre sens d'ajouter une dimension sans doute assez inattendue, à l'initiative de ce jeune pédagogue, celle de l'humour avec lequel il s'efforce d'adapter le contenu du vers à sa dénomination ; qu'on en juge : l'euripidéen (p. 11, 6 = dimètre iambique brachycatalecte ; ici, le deuxième vers du traité) *Aiax furit dolens* n'esquisse-t-il pas la psychologie violente d'Euripide ? Le suivant, anacréontique, *Dissolue Baccha crines* n'évoque-t-il point les transports vineux ? Comme de juste, le dimètre trochaïque hypercatalecte, attaché à Alcée (12, 7) est passionné : *Amant uenena parricidae*… Parmi les dactyliques, il est loisible de juger l'héroïque (= hexamètre catalectique)… bien héroïque, sinon pompier : *Vulnera bella tubae numero donantur Homeri*, quand le bucolique sera champêtre : *Rustica siluestres resonat bene fistula cantus*, et l'interminable heptamètre hypercatalecte… ironique : *Versiculos tibi dactylicos cecini, puer optime, quos facias*.

Plus généralement se pose la question de savoir *à quoi servaient ces textes*. Le petit traité anonyme *Breviatio pedum* (107-111 Morelli) présente un classement des pieds du plus petit au plus long selon un ordre (on n'ose dire alphabétique, encore que ***b****reuis*-***l****onga*) préférant toujours une syllabe brève : soit donc 4 pieds de deux syllabes, 8 de trois, 16 de quatre, 1 de cinq (le dochmiaque). Dans chaque ensemble, les sous-classes comptent les temps, généralement dans un ordre croissant de 2 (pyrrhique) à 7 (quatre types d'épitrites). Mais le plus frappant, dans cet exposé très clair, est le choix d'illustrer les séquences non par des vers, mais par des *mots*, de *deus* à *nutritura*. Il est évident que les exemples ici ne visent qu'à faciliter la mémorisation dans un cadre scolaire, et non l'apprentissage de l'écriture poétique en vue de composer soi-même – on sait en effet qu'il faut éviter

de superposer limite de pied et limite de mot ! Plus ambigu, le traité de Servius : certes, il se termine par ces mots (nous soulignons) : *Habes, lector, in conpendio* ***discendi manualem*** *libellum, quem magis probabis si tibi* ***usus scribendi*** *pretium uoluptatis exsoluat*. (52, 1-3 Elice). Nous avons là, comme le souligne bien l'éditrice, p. CXLVII, un vade-mecum pour un apprenti poète ; encore faut-il que Servius nous le dise lui-même – et dans ce cas, on comprend mieux sa fièvre créatrice de vers : il joint l'exemple incitatif à la connaissance qu'il dispense ! Mais sans cette ultime phrase, que pouvait-on bien penser ? Et que dire, justement, du manuel de Fortunatianus ? Il écrit bien dans son introduction (59, 14-16 Morelli ; nous soulignons) *Qui refert hunc poetam* [scil. *Horatium*] ***imitari****, tenere, diligere, si non omnes uirtutes eius penitus cognoueris ?* Mais est-ce en vue de l'étude ou de la composition que ce maître a écrit son traité au dédicataire inconnu de nous ? On devine que la lecture à voix haute, générale dans l'Antiquité, fait vite passer de l'admiration à l'imitation, mais enfin, cette période de l'Antiquité nous a-t-elle donné assez de preuves d'un *passage à l'acte* ?

On est conduit à penser que Caesius Bassus est aussi à l'origine de cette ambiguïté des manuels de métrique : poète lui-même, et non des moindres au jugement de fins connaisseurs comme Quintilien [2], il n'a pas jugé indigne de son talent de procéder à une analyse technique des vers du maître, Horace. Nous connaissons mal ce poète – à peine mieux que ces vers, ce qui est tout dire. Cependant, sa démarche nous permet d'appréhender aussi un positionnement singulier des poètes impériaux vis-à-vis de la grande période de production augustéenne : l'imitation ou le démarquage savant. Elle est susceptible de jeter encore une lumière intéressante sur les poètes antonins et la réaction archaïsante. Par rapport à qui voulait-on alors réagir ? Stace *et* Caesius Bassus, qui se positionnent par rapport à l'âge d'or de Virgile et Horace ? Stace *ou* Caesius Bassus, ce dernier incarnant alors une attitude plus théorique ? Par rapport au principe même de l'imitation formelle ?

Les questions que soulève la fréquentation de ces récentes publications affectent bien des domaines, où nous ne revendiquons certes pas une compétence capable d'apporter des réponses suffisantes. Espérons seulement que ces quelques réflexions contribueront à ranimer l'intérêt pour la littérature des métriciens de ce côté-ci des Alpes…

2. *Instit*. X 1, 96 : *At lyricorum idem Horatius fere solus legi dignus… Si quem adicere uelis, is erit Caesius Bassus…*